

Le chômage en travaux : Aux sources du chômage"" et ""Naissance du chômeur"". Malcolm Mansfield, Robert Salais, Noël Whiteside, Christian Topalov.

par Michelle PERROT

Libération, publié le 2 février 1995 à 1h33

La réflexion sur le chômage (mieux, son invention) est née du chômage lui-même, et plus encore (selon Christian Topalov) des mutations de l'économie et du salariat qui constituent la seconde révolution industrielle au tournant du siècle. Comment se sont opérées la perception de cette nouvelle réalité et sa construction comme catégorie du langage, de la statistique, de la théorie économique et des politiques sociales? Tels sont les propos très actuels des livres parents, de Malcolm Mansfield, Robert Salais et Noël Whiteside, plus économistes, et de Christian Topalov, plus socio-historien.

Le précurseur fut Robert Salais qui, dans son ouvrage de 1986 (1), avait attiré l'attention sur la rupture qu'avaient constituée, pour le couple «emploi-chômage», la grande Dépression des années 1885-1890. Il s'appuyait alors sur le cas français. On relira dans le présent volume l'étude de Bénédicte Reynaud sur la manière dont les recensements de 1896, 1901 et 1906 comptabilisent les chômeurs, hésitant aussi bien devant les «sans-emploi de longue durée» qui lui paraissent sortis du cycle du travail, que devant les travailleurs «disséminés» ou «isolés» dont le sous-emploi est en quelque sorte structurel. En définitive, les «vrais» chômeurs sont les habituels salariés d'un établissement privés d'ouvrage au moment du recensement. Le chômage est alors l'envers «normal» d'une situation stable.

Deux pays, deux approches Depuis lors, Robert Salais a rencontré Malcolm Mansfield, son alter ego britannique. De leur collaboration est sorti ce second volume, confrontation serrée des expériences française et anglaise, à travers douze chapitres traitant des «attentes» des acteurs en matière d'emploi, des «significations» des différences théoriques d'interprétation, et des «politiques» élaborées de part et d'autre de la Manche. Ici et là, les enquêtes se multiplient sur ces «sans travail», ces out of work dont les crises gonflent les flux et qui perdurent à travers bonnes et mauvaises conjonctures. Elles s'acharnent non seulement à distinguer les «sans travail» valides des invalides, les unemployed des unemployables, que la philanthropie soupçonneuse traquait depuis longtemps, mais encore les classer de façon beaucoup plus fine, afin de bien cerner le «résidu», ces «inaptes à toute espèce de travail» que la loi française de 1885 relègue au bagne guyanais.

Les enquêtes anglaises ont plus d'ampleur que les françaises. Surtout, l'approche théorique diffère. Elle est beaucoup plus économique en Grande-Bretagne. Ainsi Alfred Marshall rompt avec la définition traditionnelle du «fonds des salaires»; à ses yeux, l'irrégularité de l'emploi est un trait d'économie pré-industrielle, et le chômage l'envers d'une industrie développée. Il convient de traiter socialement le «résidu» et de le réduire par l'éducation professionnelle, pour remédier aux inadaptations de la main-d'oeuvre en période de progrès technique. L'approche française est beaucoup plus politico-juridique. Plus que sur l'analyse du marché du travail, elle insiste sur le contrat de travail, fondement du lien social. En Grande-Bretagne, il s'agit de «trouver une solution de nature économique»; en France, «une solution de nature juridique, en harmonie avec les principes universels du droit».

Pourtant, la politique française demeure timide. Le projet d'une assurance-chômage avorte et les solutions demeurent disséminées et engluées au niveau local. En Grande-Bretagne, il est finalement plus aisé d'élaborer un programme national. Le National Insurance Act de 1911 établit un régime d'assurance-chômage géré par l'Etat et financé par cotisations. Ce système sonne le glas du pouvoir local gérant de l'ancienne Loi des Pauvres; il marque la volonté d'un traitement global du problème et suggère la conversion du libéralisme à l'intervention de l'Etat. Cependant que la gauche insiste sur les négociations collectives et le rôle des associations ouvrières.

Emergence du chômeur véritable «Voyage dans les mots, les sciences et les conflits qui ont présidé à la naissance du chômeur», l'enquête d'épistémologie économique de Christian Topalov se situe en amont. Il examine «la mise en place des conditions de possibilité de ces réformes, c'est-à-dire l'émergence de consensus sociaux suffisants sur la nature du problème à traiter et les méthodes nécessaires pour y parvenir». Pour lui, la conjoncture est moins importante que la mutation des structures de l'emploi. Le chômeur est indissociablement lié au salarié stable de l'entreprise qui, de plus en plus, définit la figure moderne du travailleur. Les sociétés pré-industrielles ou de la première industrialisation s'accommodaient du chômage; il faisait partie de modes de vie qui n'étaient pas centrés sur le travail à temps complet. Les travailleurs répugnaient même à cet enfermement et il n'a pas été facile de créer une classe ouvrière stable et constante. Cerner le chômeur «involontaire», c'est faire la chasse à son faux-frère, le volontaire, ce casual worker de l'East End ou des docks de Londres, qui préoccupe tellement Booth.

Pour reconstituer cette archéologie, Christian Topalov retrace le déroulement de la Conférence internationale de 1910, ses acteurs et ses résolutions, plus intéressantes comme symptômes que par leurs effets. Il scrute les dictionnaires français et anglais pour saisir comment, d'une polysémie originelle où le chômeur recouvre l'oisif des jours de fête, émerge le chômeur véritable, à partir des années 1890. Il examine les nomenclatures des enquêtes et les définitions statistiques qui ne sont pas d'abord des instruments de mesure d'une réalité préalable, mais qui produisent leurs objets «en construisant les faits qu'elles sont censées mesurer».

La classification se fait ici mode d'action. Les recensements sont à cet égard des opérations particulièrement significatives. Christian Topalov montre comment les observateurs passent d'un impossible dénombrement à l'analyse des «causes», de l'unemployed à l'unemployment, titre même de l'ouvrage essentiel de Beveridge (*Unemployment. A Problem of Industry*, 1909) qui paraît la même année que celui de Max Lazard (*Le Chômage et la profession*). Les méthodes de calcul elles-mêmes s'adaptent à ce qu'elles veulent saisir. Bowell propose une nouvelle statistique mathématique qui rompt avec les nombres réels pour s'attacher aux fluctuations et aux tendances de longue durée. En France, Lucien March adopte à peu près ces principes, tandis que François Simiand substitue aux «causes» la notion de «variations concomitantes».

Ainsi se fait jour l'idée que les politiques publiques doivent s'appuyer sur une meilleure connaissance de phénomènes économiques qu'il convient de mesurer pour tenter de les comprendre et peut-être de les prévoir. Dans cette formidable mutation des représentations, le chômage aura joué un rôle majeur. Son objectivation constitue une rupture avec les conceptions morales du sans-travail, désormais «chômeur», victime et non coupable de sa situation. «Je n'aime pas mélanger la morale et les mathématiques», disait Winston Churchill, qui faisait alors comme secrétaire du Board of Trade ses premières armes. Et la guerre du chômage était plus difficile à gagner que toutes les autres.- Michelle PERROT 1) Robert Salais, Bénédicte Reynaud et Nicolas Baverez, *L'Invention du chômage. Histoire et transformation d'une catégorie en France des années 1890 aux années 1980*. PUF, 1986.